

L'AMOUR DES PROSTITUEES (MIRBEAU LECTEUR DE DOSTOÏEVSKI)

"Ne fais pas attention à ma présence ici. Tu ne dois pas prendre exemple sur moi. Je suis peut-être encore pire que toi. D'ailleurs j'étais ivre lorsque je suis venu ici (je m'empressai pourtant de me disculper). Et puis, la femme ne peut suivre l'homme. C'est tout autre chose. Je me salis ici, je me souille, mais je ne suis l'esclave de personne. J'entre, je sors, et me voilà parti. Je me secoue et je suis tout autre. Tandis que toi ! Avant tout tu es une esclave. Oui, une esclave."

Dostoïevski, *Le Sous-sol*, p. 248

"Rien ne pourra remplacer cette puissante et étrange joie de savoir qu'il peut tout dire, tout faire, tout exiger ; qu'il peut profaner l'amour et le souiller à volonté – et cela sans encourir de punition, sans remords de conscience, et avec la certitude que, le lendemain, il aura préservé son identité sociale..."

Octave Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, p. 58

Si c'est un concours de circonstances plutôt exceptionnel qui a amené sur ma table de travail, pour une retraduction du bulgare *L'Amour de la femme vénale* d'Octave Mirbeau, la présence sur cette même table du *Sous-sol* de Dostoïevski n'était pas moins étonnante. Ce hasard m'entraîna par la suite dans une découverte parallèle des pérégrinations de la "*petite plébéienne, fille des faubourgs*" française et de sa comparse russe : Lisa, la fille du bordel. Pour moi, qui me sentais beaucoup plus proche de Dostoïevski que de Mirbeau, cette double lecture des aventures de la "fille de joie" m'impressionna beaucoup ; la découverte de sa clientèle n'en était pas moins bouleversante. De surcroît, je me dépêtrais avec difficulté dans la très maladroite traduction bulgare de l'époque et, paradoxalement, la traduction du russe de Bienstockⁱ (n'a-t-on pas dit que c'est peut-être par le truchement du russe que ce texte vint en Bulgarie ?) m'aida à retrouver un certain style qui par la suite s'avéra être proche de l'écriture mirbellienne. Cette difficulté technique surmontée (avec l'aide inestimable de Pierre Michel), une multitude d'autres points communs firent leur apparition. Et, au fil des phrases, j'ai eu le pressentiment que Mirbeau lui-même était déjà passé par là, qu'il avait lu le texte de Dostoïevski (paru en France en 1909) et qu'il s'en était servi pour appuyer ses propres idées et son expérience personnelle de la prostitution. Une fiction pour appuyer une dissertation : un procédé littéraire intégré dans une technique journalistique ; comme si Mirbeau avait fait son intrusion dans l'univers dostoïevskien pour y extraire la trame mimétique de la prostitution et la transformer en un discours *sur* la prostitution. Opération quelque peu périlleuse, tant il est vrai que l'innovation romanesque dostoïevskienne consiste justement à lever les frontières entre discursif et mimétique, mais qui a l'avantage de blanchir, en quelque sorte, Mirbeau : ce n'est pas d'un plagiat qu'il s'agit ici, mais d'une étude de la prostitution *sub specie aeternitatis*, à la fois intériorisée et universalisée.

C'est une idée qui, à l'époque, ne fut fixée que par quelques notes, et que je me propose d'approfondir ici. Cette nouvelle lecture du *Sous-sol* de Dostoïevski et de l'essai de Mirbeau m'a apporté d'autres preuves textuelles pour ce rapprochement, voire cette connivence, entre les deux auteurs ; de même que sont apparues bon nombre de divergences ; divergences qui semblent s'atténuer au regard d'une

certaine idée du rapport à autrui, où la prostituée, sorte d'autre idéal toujours à portée de la main, joue un rôle de révélateur. C'est à cette intuition que ce travail veut donner réalité dans les pages qui suivent.

I

Le *Sous-soi*ⁱ est un des livres les plus noirs de Dostoïevski. Rédigé en des circonstances extrêmes – au chevet de sa femme mourante –, conçu tout d'abord comme une réponse au fameux manifeste *Que faire ?* de Tchernichevski, il se transforme rapidement en une apologie du Mal et du chaos ; une confession du "souriceau" terré dans son souterrain qui dégénère en plaidoyer contre l'ordre et "l'homme de la nature et de la vérité", suivi d'une série d'anecdotes "inavouables" de la vie du narrateur. Dans la première partie, le narrateur expose donc son credo, la deuxième étant la confrontation de ce même credo avec différents personnages, dont Lisa la prostituée. Dans cette "idéologie du souterrain" apparaissent deux thèmes dont la discussion prend tout le premier volet de l'ouvrage : celui de la conscience et celui de la raison.

Le terme de conscience (*soznanije*) est à prendre, ici, par opposition, non à l'inconscient, mais à l'inconscience. Ainsi "l'homme de la nature et de la vérité" (en français dans le texte) est un homme "inconscient" : il ne possède pas l'image de son action, tandis que le souriceau, l'homme du souterrain, est parfaitement conscient de ses actes. Chez celui-ci, toute action se double de l'image de cette même action surgissant dans sa conscience ; pire, cette image apparaît avant que l'action n'ait eu lieu, et de ce fait la rend impossible. Puis vient le deuxième grand thème : celui de la raison, de sa part dans l'homme, et de la valeur du comportement qui veut s'y conformer exclusivement. L'argumentation prend à peu près la forme suivante :

1) La raison ne connaîtra jamais que le "raisonnable", c'est-à-dire une "vingtième partie" seulement de l'être humain ;

2) or, la partie essentielle de l'être est constituée par le désir, par le vouloir (*hotenije*), qui n'est pas raisonnable : "Voyez-vous, messieurs, la raison est une chose excellente ; ceci est incontestable ; mais la raison est la raison et ne satisfait que la faculté raisonnante de l'homme, tandis que le désir est l'expression de la totalité de la vie, c'est-à-dire de la vie humaine tout entière, y compris la raison et ses scrupules"ⁱⁱⁱ (p. 153). Il est donc absurde de vouloir fonder une manière de vivre – et de l'imposer aux autres – sur la raison seulement, conclut Dostoïevski, dénonçant ainsi ce déterminisme totalitaire au nom duquel on essaie d'expliquer toutes les actions humaines par référence aux lois de la raison^{iv}.

"Je revins à moi ; je ne dormais pas pourtant, mais j'étais dans une sorte d'assoupissement"^v : tels seront les premiers mots du narrateur après sa visite chez Lisa (Sémenoff traduit "demi-inconscience" ; "je repris très vite possession de moi-même") ; néanmoins, Dostoïevski ne rapproche pas explicitement cette conception de l'homme de son rapport avec la prostituée, alors que Mirbeau le fait de façon fort intéressante. Parlant de la "visite" chez la prostituée, il s'attarde sur l'état d'esprit de son client, l'homme : "Nous sommes en présence d'une espèce d'effacement total de la conscience et de la raison, nous dit-il, sans regret, ni hésitation, ni répugnance : seul compte l'instinct" (p. 55). Et plus loin : "La facilité d'une telle rencontre n'est possible qu'après une perte momentanée de la raison. La prostituée représente cet instant d'inconscience [...]"^{vi} (p. 56). Inconscience, donc absence momentanée de raison : les mots sont étonnamment identiques à ceux employés par Dostoïevski, mais est-ce la même chose ? Pour Mirbeau, c'est l'instinct qui est le principal moteur de cette action ; un instinct atavique typiquement masculin que la prostituée active : "par sa seule présence elle décompose, pour ainsi dire, tout le système de valeurs de l'homme" (ibid.), lui fait perdre le

sens des responsabilités, et "c'est cet oubli qui lui permet d'accéder au véritable plaisir" (p. 56). Un plaisir auquel l'homme du souterrain n'a pas droit, incapable qu'il est du moindre oubli. Au cœur même du pré-texte dostoïevskien il y aurait donc ce souvenir inavouable, ce secret enfoui au plus profond de soi, qui refait néanmoins surface, un passé qui ne passe pas. Ainsi s'annonce tout le deuxième volet du Sous-sol ; comme un "motif musical" qui ne vous "lâche pas", un souvenir qui vous poursuit sans cesse, qui vous "prend à la gorge" : la rencontre avec Lisa, ou une débauche qui tourne mal. Néanmoins, et même si le véritable problème de l'homme du sous-sol est "qu'il réfléchit trop", (comme on lui dirait au bistro), c'est de cette même position qu'il va décoller pour éprouver, sinon le vrai, du moins le suprême plaisir : la jouissance intime et secrète de soi-même. Car, si l'on poursuit son raisonnement, la conscience a pour résultat direct l'inaction : "l'inaction consciente", qui inévitablement appelle la souffrance : "La souffrance... mais, voyons, c'est l'unique moteur de la conscience !". Et c'est au cœur de cette même souffrance, à condition d'en prendre bien conscience, que l'on peut éprouver "une jouissance qui atteint parfois le comble de la volupté" (p. 132). Ainsi en va-t-il de ces nuits de débauche : "Cela allait si loin qu'il m'arrivait de goûter une sorte de plaisir, vil, anormal, en rentrant chez-moi, dans mon trou, par une de ces nuit petersbourgeoises malpropres et laides, et en me répétant que j'avais encore commis une vilénie ce jour-là [...] Je m'en rassasiais tant qu'enfin je ressentais une sorte de faiblesse honteuse, maudite, où je goûtais une volupté très réelle."^{vii} (p. 122). Nous comprendrons explicitement par la suite que le narrateur a, pour unique échappatoire aux nuits de lecture dans son taudis, les nuits de débauche, l'amour lui étant interdit. "Une fois, deux fois même, j'ai voulu me forcer à devenir amoureux"^{viii} (p. 135), cela étant sans résultat à cause précisément de cette conscience qui interdit toute action et entraîne l'ennui et l'inertie. Mais comment agir ? Par voie de contraste, la seule action possible reste alors la débauche : "Je ressentais le besoin d'agir : alors, tout à coup, je me plongeais dans la débauche, dans une sale petite débauche surnoise, souterraine [...]. Une vague d'angoisse me submergeait, j'éprouvais une soif hystérique de contrastes, et je me jetais donc dans la débauche". Mais aller voir les putains n'est pas sans danger : on a peur d'y être reconnu, mais surtout, on a honte, et on finit par en être humilié, ce qui complète la palette du masochiste dostoïevskien : "Je me glissais chez les femmes la nuit, en tapinois, avec un sentiment de honte qui ne me lâchait jamais, même aux instants les plus ignobles, et qui m'exaspérait jusqu'à la folie. Déjà alors, mon âme portait en elle son sous-sol. J'avais une peur atroce d'être rencontré et reconnu, et j'allais donc dans les bouges les plus sordides"^{ix} (p. 181).

La demande déterminant l'offre, à contre-jour se dessine alors le portrait de la prostituée potentielle du sordide bordel dostoïevskien : tristement professionnelle et inhumaine. Ce qui rejoint la description minutieuse de la fille de joie de Mirbeau : son corps animal, sa réduction au seul sexe, sa vénalité affichée, l'absence de vie psychique. Et, surtout, la femme vénale ne doit en aucun cas rappeler la femme normale : ni par son corps, ni par son comportement ; ainsi, paradoxalement, un corps nu et sain inhiberait le désir qu'il devrait susciter. Le diagnostic (au sens médical du terme) tombe alors sous la plume de Mirbeau : "Seul l'homme jouissant d'une parfaite santé physique et psychique [...] sent naître en lui le désir sexuel à l'unisson de l'enchantement de la beauté parfaite du corps féminin. On peut constater que ces hommes sont de plus en plus rares parmi la foule de gens qui, de nos jours, sont en quête de femmes. Perversi par le vice et les maladies nerveuses,

l'instinct ne saurait plus parvenir à cette fin sublime" (p. 53). Ainsi, par ricochet, s'esquissent alors les "modalités du désir masculin", appuyés par leurs deux principaux mobiles que nous dévoile l'essai de Mirbeau : le despotisme et la nécessité de profanation de la vertu. "Grâce à la prostituée, le mâle assouvit donc ses tendances naturelles au despotisme" (p. 62), luxe qu'il ne pourra jamais s'offrir avec une maîtresse aux bonnes manières. Et pour conclure : "La nécessité profonde de la prostitution, celle qui la maintiendra toujours en vie, est le désir voluptueux qui hante parfois l'homme de profaner la vertu" (p. 58). Ce qui, du coup, nous replonge de nouveau dans le souterrain de Dostoïevski, et nous invite à suivre le narrateur chez une putain pas comme les autres : la petite Lisa.

II

"Ainsi le voilà donc, le voilà enfin ce conflit avec la réalité"^x, bafouille le narrateur en route vers le bordel (p. 228) ; après une de ses soirées particulièrement humiliantes, avec des officiers qui ne veulent pas de lui et où il devient la risée de tout le monde, l'homme du souterrain décide de les suivre avec le désir secret de donner un soufflet au capitaine Zverkov. "*Nous allons tous là-bas !*", avait-il entendu dire (p. 225), pour aussitôt emprunter de l'argent, sauter dans un traîneau, et partir à leur recherche dans les bordels qu'il semble connaître comme sa poche et où lui-même n'est pas inconnu. Mais, ironie du sort ou nouvel échec de sa tentative de contact, lorsqu'il arrive au bordel, ses anciens compagnons ne sont plus là, et le narrateur se retrouve comme soulagé face à la patronne du lieu. C'est alors qu'une personne rentre dans la pénombre ; le narrateur entrevoit "*un visage jeune, frais, quelque peu pâle, aux sourcils sombres et droits, au regard sérieux et légèrement étonné*". C'est Lisa. La première chose qui le frappe, c'est l'expression de son visage : "*naïve et bonne, mais étrangement sérieuse*". "*Je suis sûr que cela lui faisait du tort dans l'établissement*", constate-t-il de suite, pensant probablement à cette autre prostituée – Olimpia –, qui un jour lui refusa ses services en se moquant de son visage. Car, Lisa n'est pas une beauté, "*bien qu'elle [soit] grande et bien faite*"^{xi} (p. 234), de même que ces vêtements sont plutôt "*simples*". Mais que fait-elle alors au bordel ?

Revenons en pour un instant à Mirbeau et à son étude sur la prostitution. Dans tout le chapitre consacré au corps de la prostituée, l'auteur oppose fermement le corps de la "*femme ordinaire*" à celui de la "*femme vénale*". Cette opposition se développe comme suit :

- 1) le corps de la femme est naturellement destiné à concevoir un enfant, alors que celui de la prostituée doit exclure tout soupçon de conception ;
- 2) le corps de la femme "*ordinaire*" est de par ses fonctions multiples "*sain, naturel et décent*", alors qu'une des premières choses que la prostituée doit faire est de bannir cette décence naturelle de son comportement (p. 52). Car, nous dit Mirbeau, l'homme accostant une putain serait "*intimidé*", voire rendu impuissant, par la moindre évocation, si furtive fût-elle, d'un sentiment humain ou d'un trait lui rappelant la femme aimée. Ce qu'il recherche, "*c'est un déshabillage complet et rapide, une satisfaction bestiale et sans détours, l'anéantissement momentané de sa conscience*" (*ibid.*). S'il est attiré chez la femme qu'il aime par l'intimité et la pudeur de leur relation, chez la prostituée, "*il ne recherche que parade et exhibition*" (p. 52). La fonction première du corps prostitué étant bien évidemment de "*susciter fièrement le désir de l'homme*" (p. 51).

Mais Lisa, visiblement, ne cadre pas avec cette conception de la fille de joie ; son client, étant un connaisseur, le remarque

immédiatement. Et pourtant, il se décide à l'aborder : *"Quelque chose de mauvais me mordit le cœur et je m'approchais d'elle"*^{xii} (p. 234). Ainsi la suite des événements dépasse de loin la problématique de cette partie de l'étude de Mirbeau consacrée à *"la visite"* et relève plutôt d'une entreprise beaucoup plus vaste soumise au principe si dostoïevskien du maître et de l'esclave.

III

On devine l'acte sexuel consommé ; le narrateur ne nous en dira pas plus ; nous le retrouvons en train de reprendre ses esprits, comptant les coups de la pendule qui vient de le tirer de son état de *"semi-conscience"*. Soudain, il est pris d'une sensation désagréable : la prostituée le dévisage *"curieusement et obstinément"* dans le noir d'un regard *"sombre et indifférent"* après deux heures de silence. *"En ce moment je vis clairement l'absurdité, la hideur de la débauche qui, sans amour, brutalement, impudemment, commence directement par ce qui couronne le véritable amour"*^{xiii} (p. 236), nous confesse-t-il. Une phrase dite et redite à maintes reprises par Mirbeau, soit pour dénoncer l'aspect vénal de ce retournement : *"Cet acte, nous dit-il, porte en lui une spécificité frappante. Le seul fait d'échanger une pièce d'or ou d'argent peut, comme par enchantement, rapprocher pour quelque minutes deux personnes complètement étrangères l'une à l'autre, jusqu'au degré ultime de l'intimité, tandis que deux personnes qui s'aiment et se respectent mutuellement, attendent des mois pour l'atteindre..."* (p. 55) ; soit pour souligner le fossé infranchissable entre les deux pratiques : *"[...] L'amour a le même aboutissement physique. Mais seulement quand les deux êtres qui s'aiment parviennent au paroxysme de leur rapprochement spirituel et veulent se prouver la véracité de leurs paroles d'amour en se donnant l'un à l'autre. C'est en quoi l'amour est exactement le contraire de la prostitution : il est don, alors que la prostitution n'est qu'une transaction"* (p. 56). Un véritable duel physique, dira plus loin Mirbeau ; une transaction faite dans le silence total des âmes et de la voix de la conscience : *"Nous nous sommes couchés... et nous n'avons pas échangé un seul mot ; et c'est seulement après que tu as commencé à m'examiner comme un sauvage, et que je t'ai regardée, moi aussi. Est-ce ainsi qu'on aime ? Est-ce ainsi que l'homme et la femme doivent s'unir ?"*^{xiv}, dira à Lisa le narrateur du *Sous-sol* (p. 243). Le héros de Dostoïevski, ayant lui aussi pris conscience de ce fait, transforme alors le duel physique (absent du texte) en un duel de paroles, une joute verbale, où lui, humilié par ses pairs, vaincu par la prostituée (*"Il arrive un moment où ses nerfs le trahissent ; il défaille, épuisé, comme étourdi ; tout d'un coup, sa raison reprend le dessus, balayant les obstacles dressés contre elle ; alors l'homme se relève en titubant, dégoûté, muet ..."*, écrira admirablement Mirbeau, p. 59), pourra enfin reprendre le dessus. Fortement perturbé par le regard inquisiteur de Lisa, il décide de reprendre l'initiative, *"pour en finir"* – nous dit-il –, et il soumet la prostituée à un interrogatoire, fort inquisiteur lui aussi. Ainsi nous apprendrons son nom, nous saurons qu'elle a vingt ans, qu'elle est venue de Riga où elle a laissé ses parents *"comme ça"*, et qu'elle travaille dans la *"maison"* depuis deux semaines pour y rembourser des dettes. Pourquoi ne pas s'être mariée ? – *"Elles ne sont pas toutes heureuses, celles qui ont un mari"*^{xv} (p. 242), répond elle (*"elles peuvent très bien se passer d'un époux qui les bat"* – écrira Mirbeau, p. 50), rejoignant ainsi l'auteur de *L'Amour de la femme vénale*, qui déclare que le mariage n'est pas fait pour satisfaire tous les besoins des conjoints (*"le mariage et l'union libre ne suffisent plus à satisfaire le problème sexuel"*, écrit-il, p.81), de même que dans son aspect vénal il ne diffère pas beaucoup de la

prostitution : *"Si la femme mariée est logée et nourrie, ce n'est en effet qu'en échange de son corps"* (p. 50). Petit à petit se dessine le portrait de la sainte-pécheresse, de la prostituée-vertueuse (une figure qui fait son apparition dans l'œuvre de Dostoïevski et qui trouvera son aboutissement dans le personnage de Sonia de *Crime et Châtiment*), mais qui pour le narrateur acquiert un tout autre rôle : celle de la soumise et de l'humiliée, de l'esclave potentielle. Après s'être lui-même fait offenser et humilier par toute une cohorte de personnages, y compris son valet, il ne laissera pas passer l'occasion d'être enfin *maître* pour une fois. *"Je n'ai même jamais pu me représenter l'amour sous une autre forme et j'en suis arrivé à ce point que je songe parfois aujourd'hui que l'amour consiste pour l'objet aimé à accorder de plein gré le droit de le tyranniser"*^{xvi} (p. 291). L'amour, mais aussi toute relation à autrui, semble être dicté par cette même loi atavique ; un autre épisode passe alors en filigrane, celui de l'unique amitié du narrateur, une relation soumise elle aussi à la mécanique du *"devenir-maître"*, et c'est plus le *processus*, que l'état de supériorité lui-même qui semble être recherché : *"Une fois, pourtant, j'eus un ami. Mais j'étais déjà un despote dans l'âme ; je prétendais dominer entièrement son esprit, je voulais lui insuffler le mépris envers son entourage, j'exigeais de lui qu'il brisât définitivement et fièrement avec son milieu. Mon amitié passionnée l'épouvanta ; je le troublais jusqu'aux larmes, jusqu'aux convulsions. C'était une âme naïve et généreuse. Mais dès qu'il se fut donné à moi tout entier, je le détestai et je le repoussai. Comme si je n'en avais eu besoin que pour remporter une victoire et m'en rendre maître"*^{xvii} (p. 210).

"Comment ne pas venir à bout d'une âme si jeune !..." (p. 137). Brandir l'image de la mort anonyme et misérable d'une putain, opposer la maison paternelle à la *"maison"* de Madame, le simulacre de l'amour vénal à l'amour idyllique, évoquer un *"petit bébé tout rose qui prend le sein"* (p. 137), et c'est chose faite. La jeune Lisa prête de plus en plus l'oreille au discours de plus en plus ardent de son interlocuteur, dont nous suivons les étapes successives : *"je sentis soudain quelque chose s'éveiller en moi"*, *"la conversation m'excitait de plus en plus"*, *"le jeu m'entraînait de plus en plus"*, *"attends un peu !"*, *"je m'emballais"*, etc. Pour en arriver à l'extase : *"J'étais en extase, des spasmes me contractaient la gorge et..."* (p. 238-258). Mais le résultat est là : il a *"bouleversé toute son âme et brisé son cœur"* et Lisa éclate en sanglots ; des cris, des hurlements se font entendre. Le but a été atteint : *"plus j'en étais certain, plus complète, plus rapide je voulais ma victoire"* (p. 259), nous confie le narrateur qui se dit entraîné par le jeu : *"Le jeu, oui, le jeu m'entraînait, mais d'ailleurs, ce n'était pas uniquement un jeu..."*^{xviii} (p. 259). Mais si ce n'était pas uniquement un jeu, de quoi s'agit-il alors ? De cette logique implacable du maître et de l'esclave probablement. Comme l'a justement remarqué Tzvetan Todorov à la suite de René Girard, le comportement de l'homme du *Sous-sol* est loin d'être dicté par les caprices, l'irrationnel et la spontanéité caractéristiques du jeu, mais par un schème bien précis. De même qu'il vit dans un monde où il n'y a que trois valeurs : inférieur, égal et supérieur, déterminées par la dynamique maître-esclave, pôles interchangeable d'une relation sans cesse niée, d'où une *"lutte"* féroce^{xix} : *"Dans mes rêves souterrains je n'ai jamais pu imaginer l'amour que sous forme de lutte : je commençais par la haine pour finir par l'assujettissement moral"* (Mirbeau parlera d'une nature qui a voulu que cette rencontre ressemble à une *"étreinte qui prend l'allure d'un duel"*, *"d'un combat sans merci"*, p. 59) ; une opération qui laisse quand même sur les bras du narrateur le problème de cet autre devenu inutile, dont il ne sait que faire : *"mais [je] ne parvenais pas à me représenter ce que je*

ferais ensuite de cet être assujéti"^{xx} (p. 291). D'où le rôle idéal, mais aussi vital, qu'a la prostituée dans son cadre relationnel.

Ainsi après avoir été humilié toute sa vie, voilà enfin pour le narrateur une occasion inespérée d'apaisement : faire prendre conscience à Lisa de sa condition, c'est, certes, l'humilier, et partant se sentir moins coupable de l'humiliation accumulée en soi ; c'est enfin devenir maître. Mais vouloir lui faire prendre conscience de son triste futur, c'est être, comme tout romantique, magnanime et généreux : c'est vouloir la tirer de là. C'est ce qu'elle va croire, d'où encore un imbroglio lorsqu'elle rend visite au narrateur et le retrouve lui-même humilié par son propre valet. Du coup, l'homme du *Sous-sol* retombe de son piédestal où il s'était hissé la veille pour de nouveau se retrouver à l'autre pôle de la relation. Résultat : crise hystérique, il veut de nouveau se retrouver maître et lui confie les vraies raisons de son emportement la veille : *"On m'a humilié, et j'ai voulu donc humilier à mon tour ; on me traita comme une loque, j'ai voulu donc aussi expérimenter mon pouvoir. Voilà ce qui s'est passé ; tandis que tu t'es imaginé que j'étais apparu tout exprès pour te sauver"*^{xxi} (p. 284). Et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, il la possède et n'oublie pas de lui remettre de l'argent comme à n'importe quelle prostituée. Un argent qu'elle ne prend pas, d'où une nouvelle crise d'hystérie, imploration du pardon à genoux. À défaut d'être maître, il vaut toujours mieux être au moins esclave, sinon on n'est rien.

On retrouve aisément dans l'essai de Mirbeau les arguments employés par le narrateur du *Sous-sol* pour faire prendre conscience à Lisa de son sort. L'hôpital : *"Et alors il n'y a plus, pour l'accueillir que l'hôpital. Avec pour seule perspective de se livrer de nouveau à la prostitution, dès sa sortie, pour subvenir à ses besoins"* (p. 64). La mort anonyme : *"Elle ne quittera son lit que pour aller pourrir entre quatre planches dans la terre de quelque cimetière perdu, ou, pire encore, dans les profondeurs d'une fosse commune. Personne ne versera une larme pour elle, personne ne lui accordera un dernier pardon"* (p. 79). Chez Mirbeau s'esquisse ainsi le portrait de la prostituée, mise au ban de la société, dont le "travail" nécessite une réhabilitation sociale et son rôle une reconsidération radicale. *"Si le système social dans lequel nous vivons a abouti à cette grotesque aberration de faire payer un acte que la nature a déterminé comme gratuit par excellence, peut-on blâmer ces femmes pour la situation dans laquelle elles se trouvent, sans l'avoir voulu ?"* (p. 70). Une autre idée émerge alors : la prostituée aurait une fonction de soupape dans une société aussi mécanisée que hantée par la frustration sexuelle et les maladies nerveuses ; une fonction presque de prévention sociale, un mal nécessaire, et finalement bienfaiteur. *"Les instincts des hommes sont frustrés et comprimés par la mauvaise organisation sociale"*, nous dit Mirbeau (*ibid.*), et la triste tâche d'équilibrer cela revient à la prostituée, qui devient alors, non seulement une ouvrière à part entière dans une société hypocrite et perversie jusqu'au plus haut échelon, mais aussi son élément le plus révolutionnaire. Ainsi la réhabilitation de la prostituée passe par l'émancipation de la femme qui, pour sa part, dépend d'une réforme de la société, donc de l'opinion publique (*"formée exclusivement d'hommes !"*, n'oublie pas de souligner Mirbeau, p. 70), donc du mode de pensée masculin. Car, l'homme, en bon consommateur et maître absolu, a droit à tout : satisfaire ses fantasmes les plus secrets, profaner la vertu, tout cela impunément et dans l'anonymat complet, alors que la prostituée n'a même pas droit à la reconnaissance sociale de sa besogne. Que l'homme aille voir les "filles", cela n'a rien d'humiliant, du moment où cela se passe dans l'anonymat ; certains boivent, d'autres vont voir des putains, et dans ce sens ils sont tous égaux, ils sont tous les mêmes, donc différents des femmes (qui d'ailleurs ne comprendront

jamais cet acte). C'est aussi ce qu'explique l'homme du souterrain dans le bordel : *"Ne fais pas attention à ma présence ici. Tu ne dois pas prendre exemple sur moi. Je suis peut-être encore pire que toi. D'ailleurs j'étais ivre lorsque je suis venu ici (je m'empressai pourtant de me disculper). Et puis, la femme ne peut suivre l'homme. C'est tout autre chose. Je me salis ici, je me souille, mais je ne suis l'esclave de personne. J'entre, je sors, et me voilà parti. Je me secoue et je suis tout autre. Tandis que toi ! Avant tout tu es une esclave. Oui, une esclave"*^{xii} (p. 248). À quoi font écho les lignes de Mirbeau : *"Il arrive souvent qu'un passant, croisant une prostituée, se décide à l'aborder, la déshabille, la possède, se rhabille, et se retrouve de nouveau dans la rue sans qu'une heure se soit écoulée... Et cet homme, en remettant ses habits, réendosse son identité sociale et morale. [...] Rien ne pourra remplacer cette puissante et étrange joie de savoir qu'il peut tout dire, tout faire, tout exiger ; qu'il peut profaner l'amour et le souiller à volonté – et cela sans encourir de punition, sans remords de conscience, et avec la certitude que, le lendemain, il aura préservé son identité sociale..."* (p. 55-58).

"Qu'il peut tout dire"... À quelques reprises apparaît dans l'essai de Mirbeau cette autre dimension de la rencontre avec la prostituée : la parole est possible, d'où le besoin de l'écoute. Le client mirbellien sait qu'il peut tout dire, tout avouer même, mais du même coup il se retrouve inférieur à la prostituée ; elle en a *"confusément conscience"* et c'est ce que lui confère son pouvoir sur lui. Car, écrit Mirbeau, *"c'est à elle que l'homme fait ses aveux, c'est dans la pénombre de sa chambre qu'il se confesse, c'est sur son oreiller souillé qu'il confie les secrets les plus terribles, qui le tourmentent depuis des années"* (p. 57). D'où, une autre fonction, celle de la confession comme jadis à l'église et aujourd'hui chez le psychanalyste, d'où un autre pouvoir régulateur : celui du pardon accordé ou refusé. *"De là vient qu'elle occupe une place si importante dans la société : elle pardonne les péchés mortels, elle accorde la paix aux âmes souffrantes et incomprises. Elle en a tellement vu, tellement écouté, et tellement oublié aussi... Car si son corps est impersonnel, celui de ses clients ne l'est pas moins à ses yeux"* (*ibid.*).

De ce jeu de miroirs reflétant le vide, l'homme entrevoit alors son propre visage ; ce n'est que sous le regard de la prostituée qu'il prend conscience de soi même, ce n'est qu'alors qu'il sait désormais qui il est. *"Je souffrais, j'étais écrasé, je me sentais tout perplexe ; mais à travers cette perplexité j'entrevois déjà la vérité. Une vérité fort laide"*^{xiii}, dira le narrateur du *Sous-sol* en sortant du bordel (p. 263). Une vérité qui éclatera en plein jour dans les livres à suivre de Dostoïevski car le *Sous-sol* a produit un personnage d'un genre nouveau. Ce qui est étonnant c'est que la naissance de ce personnage luciférien, futur *possédé*, *idiot* ou *criminel*, s'accompagne de la venue au monde de son agent révélateur qui incarnera la route de sa rédemption : Lisa. Lisa, qui refuse la logique du maître et de l'esclave, Lisa qui pose son regard sur l'autre non pas pour s'y voir, mais pour cet autre lui-même, pour lui donner une existence propre et lui montrer la voie du salut. Lisa, la sainte-prostituée, qui aime l'autre pour lui, qui sait l'écouter et qui accorde le pardon en silence, les bras ouverts. *"Je n'avais pu deviner qu'elle était venue non pour cela, mais pour m'aimer"*, confesse le narrateur. Et si il rate délibérément cette voie, elle n'en existe pas moins, et ce sera désormais à Sonia, à Tatiana et au *staretz* Zossima d'y conduire les Raskolnikov, les Mychkine, les Mitia : tous les grands pécheurs dostoïevskiens. Saintes prostituées, femmes idéales, qui comme les filles de joie de Mirbeau, sont capables par l'amour de donner la paix et de s'en sortir elles-mêmes de la *"boue"* : *"car toute résurrection, toute délivrance consiste pour la femme dans l'amour et ne peut se manifester que par*

IV

Mirbeau et la Russie : une relation complexe, pleine et riche de révélations dans les deux sens^{xxv}. Pour Mirbeau, comme pour bon nombre de ses contemporains, la découverte de cette terre vierge et pleine de promesses passe par la lecture des figures de proue de la littérature russe de l'époque : Tolstoï et Dostoïevski. Cette découverte sera capitale, et pour la vie, et pour la création littéraire de Mirbeau ; une découverte pour laquelle le mot qui reviendra le plus souvent sous sa plume sera : *révélation*. Une révélation qu'il doit en grande partie à Dostoïevski, ce "*dénudeur d'âmes*", ce "*merveilleux voyant*", dont il découvre tour à tour les grandes œuvres pour y lire "*des choses que personne n'avait vues encore ni notées*". Si Mirbeau est redevable à Tolstoï d'une certaine idée de la *pitié* dans son œuvre, c'est à Dostoïevski qu'il doit la dimension psychologique nouvelle de ses livres à venir ; on y découvrira tour à tour et le grotesque et le sublime de la dualité, le déchirement et les incohérences des héros dostoïevskiens. Et l'on peut avancer que ces deux influences – de Tolstoï et de Dostoïevski, cumulées – ont conduit peu à peu Mirbeau vers ce qu'il appelle lui-même sa rédemption : thème, comme on sait, capital dans l'œuvre des deux Russes.

C'est souvent grâce au contact d'une âme "*pauvre et charitable*" qu'est esquissé le chemin vers la rédemption dans le monde dostoïevskien ; or, si le Christ brille par son absence, c'est à la prostituée – cet être fragile, à la lisière de la société –, de jouer ce rôle. Pour Mirbeau, Pierre Michel et Alain Corbin ont beaucoup insisté sur le facteur biographique dans le traitement de la prostitution : ses pratiques de nègre, ses choix conjugaux. Plus qu'une sympathie pour les "horizontales", une écoute et une compréhension de la part de quelqu'un qui parle en connaissance de cause, et qui, au contact d'une femme de carrière galante, mais "*plus fourmi que cigale*" (Pierre Michel), s'est lui-même ressourcé de vérité et a entamé sa propre rédemption. C'est le schéma simplifié du déroulement d'une intrigue typiquement dostoïevskienne. Et l'on serait tenté de formuler que Mirbeau est allé jusqu'à modifier sa *ligne de vie* d'après ce qu'il a lu et compris de Dostoïevski, auteur "*en pleine vie morale*". (Tout comme le narrateur du *Sous-sol* qui parle "*comme un livre*", et dont le drame consiste justement dans la confrontation de la réalité avec les livres qu'il a ingurgités, et contre lesquels s'insurge Dostoïevski.) Car, nous savons combien les *idées* débattues dans les textes dostoïevskiens sont dangereuses hors de leur contexte, et finalement en elles-mêmes, *fausses*. Son art littéraire est ailleurs, et l'idée, si elle existe, n'est que la passerelle du drame de la confrontation de l'être avec l'Autre. Un drame beaucoup plus profond, dominé par le "*besoin continu et presque maniaque de contact*" ou ce que Katherine Mansfield appelait avec un léger dégoût "*this terrible desire to establish contact*"^{xxvi}, et qui trouve sa résolution sur la scène de la parole. C'est, il me semble, avec une grande amertume que Mirbeau a relu le *Sous-sol* vers la fin de sa vie, pour en faire finalement son étude de la prostitution.

Alexandre LÉVY,
Université de Paris-X Nanterre

i. *Le Sous-sol*, tr. du russe par J. - W. Bienstock, Paris, Fasquelle éditeur, 1909. Mirbeau connaissait le traducteur et, n'avait que peu d'estime pour lui (note Pierre Michel) ; néanmoins, et malgré la traduction parfois approximative, je donne en bas de page ce qu'avait pu lire Mirbeau du *Sous-sol* en 1909.

ii. En russe *Zapiski iz podpolja* : littéralement « notes (ou mémoires) du sous-sol » ; il n'existe pas d'équivalent en français du mot russe *podpol'* qui veut dire sous-sol, cave, souterrain et allie aussi l'idée du mauvais lieu, d'où les

différentes traductions : *Le Sous-sol* (Bienstock, 1909), *Mémoires écrits dans un souterrain* (H. Mongault et Marc Laval, 1926), *Dans mon souterrain* (Marc Sémenoff, 1948), *Le Sous-sol* (de Schloëzer, 1926 et 1956), *Notes d'un souterrain* (Lily Denis, 1972), etc. Toutes les citations de Dostoïevski, sauf indication contraire, dans le corps du texte proviennent du *Sous-sol*, tr. Boris de Schloëzer, Paris, Gallimard, « Folio », 1956.

iii. "Voyez-vous : la raison, Messieurs, est une bonne chose, c'est indiscutable, mais la raison n'est que la raison et satisfait seulement à la capacité humaine de raisonner, tandis que le désir est la manifestation de toute la vie, c'est-à-dire de toute la vie humaine, avec la raison et toutes les démangeaisons possibles" (p. 43).

iv. Voir sur ce point l'étude de Tzvetan Todorov "Le jeu de l'altérité", in *Poétique de la Prose*, Paris, éd. du Seuil "Points", 1971 et 1978, p.134-160

v. "Je revins à moi, je ne dormais cependant pas, mais je me trouvais dans un état de torpeur" (p. 128).

vi. Toutes les citations d'Octave Mirbeau, sauf indication contraire, proviennent de ma retraduction du bulgare de *L'Amour de la femme vénale*, Saint-Denis, Côté-Femmes, 1994.

vii. "J'en venais à éprouver une sorte de jouissance secrète, monstrueuse et vile quand, regagnant mon coin par quelque affreuse nuit de Petersbourg, je m'avouais brutalement que ce jour-là encore, j'avais commis une vilénie, que ce qui était fait était irréparable ! Intérieurement, en secret, je me déchirais à belles dents, je me broyais, je me dévorais jusqu'à ce que cette amertume finît par se muer en une douceur maudite, ignoble, et puis elle se transformait décidément en une jouissance, en une véritable jouissance !" (p. 10)

viii. "D'autres fois, j'avais envie de tomber amoureux ; cela m'est arrivé à deux reprises. J'ai bien souffert, messieurs, je vous l'assure" (p. 24)

ix. "Je voulais avancer quand même, et je me plongeais dans une vile et souterraine débauche [...] De plus l'ennui me prenait : j'avais un besoin nerveux de contradictions, de contrastes, et je me jetais dans la débauche". [...] "Je me livrais à la débauche, seul, la nuit, en cachette, salement, avec crainte, avec honte qui ne me quittaient pas dans les moments les plus dégoûtants et qui devenaient une malédiction dans ces moments. Déjà je portais dans mon âme l'impression de mon trou. Je craignais affreusement que l'on ne me vît, que l'on ne me rencontrât, que l'on me reconnût. Et cependant je fréquentais des endroits fort sombres". (p. 71)

x. "La voilà, la voilà, enfin, la rencontre avec la réalité" (p.120)

xi. "Un visage jeune, frais, un peu pâle, avec des sourcils foncés et droits, le regard sérieux et comme étonné. [...] Sur son visage il y avait quelque chose de simple et de bon mais sérieux jusqu'à l'étrangeté. Je suis persuadé qu'ici elle n'était pas appréciée. D'ailleurs ce n'était pas une beauté, mais elle était grande, fort bien faite. Elle était mise très simplement." (p. 126-127)

xii. "Une mauvaise impulsion me poussa ; j'allais droit à elle..." (p. 127)

xiii. "Soudain, j'aperçus à côté de moi deux yeux grands ouverts, qui m'examinaient avec curiosité. Le regard était froid, sans intérêt, morne, tout à fait étranger ; il attristait ! Maintenant, je vis clairement combien absurde et dégoûtante est la débauche, qui commence brutalement, sans amour et sans pudeur, par ce qui couronne le véritable amour". (p. 129)

xiv. "Dis donc, qu'y-a-t-il de bien : nous nous sommes... rencontrés... tout à l'heure, et nous n'avons pas échangé une parole, et ce n'est qu'après que tu m'as examiné, comme une sauvage ; moi aussi de mon côté. Est-ce ainsi que l'on aime ? Est-ce ainsi qu'on devrait se réunir ?" (p. 136)

xv. "Toutes celles qui sont mariées ne sont pas toujours heureuses". (p. 135)

xvi. "Toute ma vie je ne pouvais même me représenter autrement l'amour, et je suis arrivé à penser quelquefois maintenant que l'amour consiste dans le droit librement consenti par l'objet aimé de le tyranniser." (p. 185)

xvii. "Une fois, il m'arriva d'avoir un ami. Mais j'étais déjà despote dans l'âme ; je voulais avoir un pouvoir illimité sur son cœur, je voulais lui inspirer le mépris du milieu dans lequel il se trouvait : j'exigeais avec lui une rupture hautaine et définitive avec ce milieu. Mon amitié passionnée l'effraya ; je le laissais fondre en larmes, avoir des convulsions. C'était une âme naïve et qui se livrait. Mais dès qu'il se fut livré entièrement à moi, je le détestai aussitôt et le repoussai, - comme si je n'avais eu besoin de lui que pour remporter cette victoire, pour l'assujettir !" (p. 100).

xviii. "Et je devenais pathétique, à un tel point que je sentais des spasmes serrer ma gorge [...] j'avais troublé son âme et brisé son cœur. [...] Le jeu m'entraînait ; mais ce n'était pas seulement un jeu." (p. 137)

xix. "Le Jeu de l'altérité", loc. cit. p. 150

xx. "Dans mes rêves du sous-sol, je n'imaginai l'amour que comme une lutte ; je le commençais par la haine et le terminais par un assujettissement moral, et puis après je ne pouvais me figurer ce que j'allais faire de l'objet assujetti." (p. 185)

xxi. "On m'a humilié, moi aussi j'ai voulu offenser ; on m'a traité comme une chiffon, j'ai voulu montrer ma puissance... Voilà ce qui c'est passé, et toi tu t'es imaginé que j'étais venu exprès pour te sauver, n'est-ce pas ?" (p. 178)

xxii. "Ne fais pas attention à moi, parce que je suis ici, je ne te sers pas d'exemple. Je suis peut être bien pis que toi. D'ailleurs, je suis venu ici en état d'ivresse, me hâtai-je de m'excuser. - Et puis, l'homme n'est pas un modèle pour la femme. C'est différent ; je puis venir, et me salir, et me dégrader, mais je ne suis l'esclave de personne ; je suis venu et je m'en irai. Je me secoue et je deviens autre. Mais quant à toi, pour commencer, tu es une esclave. Oui, une esclave !" (p. 135-136).

xxiii. "J'étais anéanti, écrasé, stupéfait. Mais la vérité éclatait déjà malgré la stupéfaction. Odieuse vérité." (p. 156)

xxiv. "Car l'amour est la résurrection de la femme, le salut de n'importe quelle perdition, et la rénovation qu'elle ne peut trouver autrement." (p. 185)

xxv. Sur Mirbeau et la Russie voir la communication de Pierre Michel "Octave Mirbeau et la Russie" in *Voix d'ouest en Europe, souffles d'Europe en ouest*, Presses de l'Université d'Angers, 1993.

xxvi. D'après Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Paris, Gallimard "Folio-Essais", 1956, p. 37.

Pierre Bonnard.

Octave MIRBEAU - Jean GRAVE
CORRESPONDANCE

Présentée et annotée par Pierre Michel

À commander aux éditions du Fourneau
21 rue de l'Évangile, 75018 - Paris

Prix : 60 francs